

REISEBILDER

— TABLEAUX DE VOYAGE —

PAR

HENRI HEINE

NOUVELLE ÉDITION

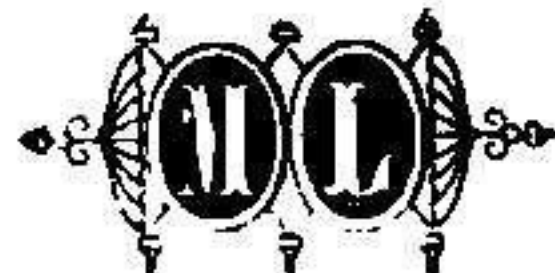
REVUE, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET CRUÉE
D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR H. HEINE

PAR

THÉOPHILE GAUTHIER

I



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

Les éditeurs défendent toute reproduction de cet ouvrage.

Digitized by Google

1924 / R. 545
De T. 44

Diffusion CHANTECLER Novembre 2022

Quelques précisions tout d'abord, avant d'entamer la lecture de ce deuxième extrait du "Tambour Legrand".

En consultant les éditions de ce fragment des "Reisebilder" dans sa langue originale, nous avons constaté que le titre en était : "Ideen - Das Buch Le Grand", soit "Idées- Le livre Le Grand". On doit donc la célébrité du "Tambour Legrand" dans le lectorat francophone à la traduction libre de Théophile Gauthier.

Dans sa totalité, "Ideen - Das Buch Le Grand" est un texte complexe dont le fil est l'histoire d'un amour impossible. Mais plus que cette histoire intime, les lecteurs auront retenu la puissance évocatrice des passages "napoléoniens" qui ne représentent guère qu'un dixième du texte.

Il est indéniable, qu'au cœur du 19^{ème} siècle ce texte aura inspiré l'Europe libertaire des révolutions nationales. De 1850 à 1950 au moins, ses lecteurs francophones furent nombreux. Il semble bien que tel ne soit plus le cas de nos jours !

Dans le fragment que nous présentons aujourd'hui, Heine enrage contre la perfide Albion et les artisans de la Restauration.

Puis vient le fragment élégiaque de la mort du tambour Legrand revenu mourant des geôles de Sibérie et dont les larmes amères font résonner une dernière fois la peau du tambour.

C.S.

IX

L'empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et lui pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un chétif monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un pieux ruisseau s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumulaire ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer ; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbire sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer !

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du *Bellérophon*, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes

192

ŒUVRES DE HENRI HEINE.

retentiront au delà du canal, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre, et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la poussière le peuple de l'orgueil ; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées ; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulchre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Méara et Antommarchi.

Chose remarquable ! les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge ; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Göttingue.

REISEBILDER.

197

une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu ! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient les louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château... D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où, la nuit, se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante ; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartements supérieurs sont remplis de tableaux aux cadres éclatants, et en bas sont rangés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres... Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échelles, je descendis les livres, et j'y lus si longtemps que je ne craignis plus rien, surtout fort peu les femmes sans tête ; et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je rétrogradais en rêvant dans le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été entraînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces

198

ŒUVRES DE HENRI HEINE.

orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés ; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et, chose bizarre ! un tambour avec sa caisse marchait se traînant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays ; à cette vieille et triste chanson populaire :

A minuit, les ossements se lèvent,
Tous ces morts reprennent leurs rangs,
Le tambour battant marche en tête,
Tran, tran, trall, trall, trall,
Ils passent la maison de la belle.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi consumé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse ; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides ; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi ; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue fran-

REISEBILDER.

199

çaise et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer comment il avait pu la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si les lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que la caisse fût un être animé qui se réjouissait d'exprimer son bonheur intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes ; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de tous ces joyeux roulements ; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et le deuil le plus profond étaient confondus ; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une marche funèbre ; les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskowa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accents aussi plaintifs que

200

ŒUVRES DE HENRI HEINE.

ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement, et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible ; il prit de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid ; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très-bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.